

Rénovations *in vitro*

Valérie Carreau

Number 4, 2007

Roulottes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2373ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Carreau, V. (2007). *Rénovations in vitro*. *Biscuit Chinois*, (4), 40–45.



Valérie Carreau

Valérie jouit.
Des réveils passés 9 heures,
Des tulipes rouges au centre d'une table basse,
Des mangues qu'on carrelle pour mieux manger la chair,
De son homme plus fort que King Kong,
De la vie qui lui pousse dans le ventre.
Et pour comprendre ce qui se passe, parfois, elle écrit.

rénovations in vitro

Si J'AVAIS SUIVI LE PLAN, j'accoucherais sûrement aujourd'hui. La semaine prochaine, au plus tard. Si j'avais suivi le plan, j'exploserais d'une mignonne petite fille aux cheveux noirs ou d'un bébé garçon que j'aurais appelé Antoine.

Mais me voilà plutôt par terre au milieu d'une chambre presque vide, les fesses collées à de vieux draps de coton mouchetés de peinture vert avocat et blanc guimauve. J'ai les yeux qui louchent à éviter le regard de celui qui croit me faire plaisir. Mais je m'efforce à les garder grands ouverts, mes yeux. Parce les images qui viennent derrière les paupières closes sont parfois pires. Je fixe un point au plafond en attendant que ça passe.

Je suis encore chanceuse d'en être arrivée là. Parce qu'il est loin d'être facile, le peintre. Chaque fois qu'il arrive chez moi, il frappe la porte d'entrée d'une main molle. Il attend que je dise bonjour, il répond d'une courbure des lèvres et d'un hochement de tête avant de déguerpir en haut. Il ne dit jamais un mot.

Ça fait quatre fois qu'il vient repeindre la chambre du bébé. Il connaît la routine. Il y a trois ans, j'avais craqué pour un brun chameau avec des moulures beiges. Paul avait détesté. Je crois que c'est un peu pour ça qu'il est parti. Après six mois, j'ai voulu des murs zébrés jaune et bleu

poupon, comme ceux des magazines. Pas longtemps après, j'ai rappelé le peintre pour qu'il recouvre tout en blanc. J'ai fait peindre le berceau, et la commode aussi. En blanc. Puis la table à langer, puis le cheval de bois. Ça purifie, le blanc. Ça calme aussi. Mais ça ne fait pas venir les bébés. Alors, j'essaie autre chose.

Mais il n'est pas très habile, le peintre. Ça fait trois minutes que sa barbe m'arrache le cou. Il a encore le pinceau sous la main. J'esquive chacun de ses mouvements pour éviter de tourner au vert. Ce n'est rien pour se laisser aller. Mais je subis.

Parce que j'avais tout misé sur trente-cinq. J'avais prévu le hasard d'une pilule oubliée, l'insouciance qui découle d'une soirée qu'on arrose, l'attaque sournoise d'un intrus au tournant d'une ruelle. J'avais même espéré convaincre Paul. Bien sûr que je gardais pour moi ces histoires de bonnes femmes au ventre qui crie de vouloir être plein. Je n'ai même pas essayé de lui faire comprendre le désir qu'on sème, avec insouciance, en offrant une poupée à une fillette de trois ans. J'avais moi-même de la difficulté à apprivoiser ma réaction contre la terre qui refoule, contre les autres qui s'en foutent et qui détruisent. Je n'avais pas réfléchi à mon désir de vouloir un enfant : je subissais l'inévitable, la nécessité. Mais ça, je ne lui ai pas dit, à Paul. Il n'aurait pas compris. C'est un rationnel, Paul. Lui, il comprend les choses qu'il voit. Pas les envies qui poussent dans le ventre.

J'ai donc simplifié. Après trois ans de vie commune, j'ai simplement mis de côté la boîte de pilules roses et j'ai fait peindre la chambre du fond. Pas longtemps après, Paul me quittait. Mais je n'ai pas crié tout de suite : je n'avais que trente-deux ans.

J'ai d'abord été convenable. Je ne voyais qu'un seul homme à la fois, et chaque fois le plan était clair. Je prenais le temps de voir, puis de connaître, d'apprécier, souvent. Parfois, j'envisageais même l'avenir à temps plein. Je ne

parlais pas tout de suite. J'attendais un signe, une brosse à dents oubliée, un rasoir, un miroir plus grand. Puis, un soir de chandelles, j'ouvrais la bouche au même moment que la bouteille. J'osais. Je faisais glisser doucement mon envie de rondir, justifiant ma hâte par le temps qui soufflait trop vite les bougies du gâteau. Mais chaque fois, je n'avais d'autre résultat qu'une boîte vocale qui restait vide dès le réveil suivant.

Et la neige a fondu trois fois.

J'entendais toutes ces mères raconter un trop-plein d'amour ou l'odeur d'un bébé. Elles parlaient du parfum tiède et sucré que l'on cueille au creux de la nuque de l'enfant qui se réveille. Moi, mon nez n'arrivait pas à sentir l'enfant. Il se butait tout de suite à l'odeur du talc et de la sueur, à l'odeur d'urine chaude qui se fraye un chemin hors d'une couche trempée. Ce n'était pas par les narines que mon ventre grouillait. C'était par les dents. Par ce désir brut d'ouvrir la bouche pour croquer les joues rondes et remplies du bébé qui dort. Cette envie insensée de mordre chaque doigt minuscule et chaque orteil, de les prendre un à un entre mes mains géantes, et de les serrer très fort, jusqu'à ce qu'ils s'écrasent et disparaissent, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien du bébé trop tendre, de l'obsession de progéniture, du ventre agité.

Faute de faire apparaître un bébé dans mon ventre par la seule pensée de l'engloutir, j'avais lu quelque part qu'il était possible d'en acheter un. Ou du moins, de payer pour sa semence. Plusieurs entreprises suggéraient un produit de qualité consciencieusement examiné, choisi selon différents critères. Ne restait plus qu'à feuilleter des catalogues, et faire le meilleur choix. Certains se spécialisaient dans la cueillette de spécimens sélectionnés à partir d'une description physique bien précise du donneur. D'autres vantaient l'élite intellectuelle, n'offrant que le résultat produit par des hommes de science, par exemple. Tous semblaient pouvoir

garantir le résultat souhaité par la cliente, en échange d'un numéro de carte de crédit et d'un corps solide et soumis, prêt à être calculé, ouvert, percé, fourré jusqu'au débordement.

Cette idée de conception transactionnelle gérée par des hommes aux gants bleus me faisait tout froid. L'envie de me faire remplir le ventre n'avait rien de rationnel. Elle se comparait plutôt à celle d'une chatte de gouttière qui se promène le cul au ciel les nuits de printemps en se plaignant un peu sans trop savoir ce qui se passe. Je gardais le fantasme de me faire prendre, et chaque fois qu'on me prenait, j'avais la gorge qui brûlait de vouloir crier « fais-moi un enfant ! » La pulsion y était toujours, même sans amour ni affection, parfois même dans le dégoût ou l'aversion, ignorés à cause du manque trop grand. Parce que le manque avait pris toute la place, jusqu'à venir s'asseoir dans ma tête. Et la convenance est vite devenue ridicule.

L'hiver avait été dur, les années passaient. J'avais maintenant dépassé les six rides et les trente-cinq ans. J'étais presque sèche malgré toute la pluie d'avril. Et le retour du printemps n'avait rien pour faire passer l'envie. C'est que le printemps n'est pas fait pour l'homme. À sentir le soleil qui se remet à chauffer, à pouvoir presque goûter l'odeur du lilas qui se promène dans l'air chaud, on oubliait de réfléchir. On se balade, nez au ciel et gorge nue, insouciant et insensé, à suivre l'instinct du dehors, de la vie qui revient. Et tout le rationnel foutt le camp.

J'ai eu cette aventure de fin d'après-midi dans les toilettes étroites de l'école maternelle des Merveilles qui bougent. J'étais assise au troisième rang d'une rangée de chaises pliantes dans un gymnase bourré de parents fiers. C'était juin, la fin de l'année scolaire, et on remettait des diplômes aux grands bébés prêts à passer à l'école primaire. J'étais là, à applaudir ma nièce Rachelle, quand le papa de Justin m'a fait un grand sourire. Douze minutes plus tard, on sautait le cocktail derrière les portes du petit coin des filles. C'est

lui qui est ressorti le premier. Moi je suis restée longtemps enfermée, les fesses serrées, à refuser de m'asseoir sur le bol pour ne pas le laisser couler entre mes cuisses encore rouges. Je me suis surprise à espérer le garder juste assez longtemps au fond de moi pour qu'il s'accroche. Deux semaines plus tard, j'ai presque eu honte d'être déçue de voir que ça ne s'était pas soudé. Mais l'instinct ne connaît pas la honte, alors ça m'a passé. Et je suis restée avec l'idée de réessayer à tout hasard jusqu'à concevoir l'enfant qui ne connaîtrait jamais son père.



Il a presque fini, le peintre. Le voilà qui s'active, et moi qui attends toujours. Après, il va se relever sans un mot. Il va tituber jusqu'à la salle de bain. Moi j'attendrai un peu, le temps que ça descende bien. Quand il reviendra, j'aurai baissé les jambes, il ne dira rien, mais il sera fier. Et soulagé, surtout. Soulager de ne rien m'entendre dire. Parce que moi non plus, je ne dirai rien. Après l'avoir vu ranger ses pinceaux et repartir, je ferai bouillir de l'eau pour une tisane en attendant que l'électricien arrive. C'est que l'automne s'en revient déjà, et il fait froid dans la chambre du petit dès qu'il n'y a plus de soleil. Je me disais justement qu'il faudrait faire isoler le dedans des murs et la porte du grenier. Après, il restera juste à refaire la plomberie pour le tuyau de l'eau chaude qui dégoutte du robinet de la cuisine, puis la salle de jeu à aménager au sous-sol. Le terrassement au printemps, les balançoires, la remise pour les vélos et l'équipement de base-ball, puis les pneus et les rideaux à changer dans la roulotte qui traîne dans le fond de la cour. Et un paquet d'autres trucs...